

10. LA GRATITUDE

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

La gratitude est la plus agréable des vertus ; non, pourtant, la plus facile. Pourquoi le serait-elle ? Il est des plaisirs difficiles ou rares, qui n'en sont pas moins agréables pour autant. Peut-être le sont-ils davantage. Dans le cas de la gratitude, toutefois, l'agrément surprend moins que la difficulté. Qui ne préfère recevoir un cadeau plutôt qu'un coup ? Remercier, plutôt que pardonner ? La gratitude est un second plaisir, qui en prolonge un premier : comme un écho de joie à la joie éprouvée, comme un bonheur en plus pour un plus de bonheur. Quoi de plus simple ? Plaisir de recevoir, joie d'être joyeux : gratitude. Que ce soit une vertu dit pourtant assez qu'elle ne va pas de soi, qu'on en peut manquer, et qu'il y a quelque mérite en conséquence — malgré le plaisir ou peut-être à cause de lui — à la ressentir. Mais pourquoi ? La gratitude est un mystère, non par le plaisir qu'on y éprouve, mais par l'obstacle qu'on y vainc. C'est la plus agréable des vertus, et le plus vertueux des plaisirs.

On m'objectera la générosité : plaisir d'offrir, dit-on... Que ce soit un argument publicitaire doit pourtant nous rendre vigilants. S'il était si agréable de donner, aurions-nous besoin des publicitaires pour y penser ? Si la générosité était un plaisir, ou plutôt si elle n'était que cela, ou surtout cela, en manquerions-nous à ce point ? Donner ne va pas sans perte, par quoi la générosité s'oppose à l'égoïsme, et le surmonte. Mais recevoir ? La gratitude ne nous enlève rien : c'est don en retour, mais sans perte et presque sans objet. La gratitude n'a rien à donner, que ce plaisir d'avoir reçu. Quelle vertu plus légère, plus lumineuse, on voudrait dire plus mozartienne, et pas seulement parce que Mozart nous l'inspire, mais parce qu'il la chante, parce qu'il l'incarne, parce qu'il y a en lui cette joie, cette reconnaissance

éperdue pour on ne sait quoi, pour tout, cette générosité de la gratitude, oui, quelle vertu plus heureuse et plus humble, quelle grâce plus facile et plus nécessaire que de *rendre grâce*, justement, dans un sourire ou un pas de danse, dans un chant ou un bonheur ? Générosité de la gratitude... Cette dernière expression, que je dois à Mozart, m'éclaire : si la gratitude nous fait défaut si souvent, n'est-ce pas encore par incapacité à donner, plutôt qu'à recevoir, par égoïsme plutôt que par insensibilité ? Remercier, c'est donner ; rendre grâce, c'est partager. Ce plaisir que je te dois, ce n'est pas pour moi seul. Cette joie, c'est la nôtre. Ce bonheur, c'est le nôtre. L'égoïste peut se réjouir de recevoir. Mais sa jouissance même est son bien, qu'il garde pour lui seul. Ou s'il la montre, c'est plus pour faire des envieux que des heureux : il exhibe son plaisir, mais c'est *son* plaisir. Que d'autres y soient pour quelque chose, il l'a déjà oublié. Que lui font les autres ? C'est pourquoi l'égoïste est ingrat : non parce qu'il n'aime pas recevoir, mais parce qu'il n'aime pas reconnaître ce qu'il doit à autrui, et que la gratitude est cette reconnaissance, parce qu'il n'aime pas rendre, et que la gratitude rend grâce en effet, parce qu'il n'aime pas partager, parce qu'il n'aime pas donner. Que donne la gratitude ? Elle se donne elle-même : comme un écho de joie, disais-je, par quoi elle est amour, par quoi elle est partage, par quoi elle est don. C'est plaisir sur plaisir, bonheur sur bonheur, gratitude sur générosité... L'égoïste en est incapable, qui ne connaît que ses propres satisfactions, que son propre bonheur, sur quoi il veille comme l'avare sur sa cassette. L'ingratitude n'est pas incapacité à recevoir, mais incapacité à rendre — sous forme de joie, sous forme d'amour — un peu de la joie reçue ou ressentie. C'est pourquoi l'ingratitude est si fréquente. Nous absorbons la joie comme d'autres la lumière : trou noir de l'égoïsme.

La gratitude est don, la gratitude est partage, la gratitude est amour : c'est une joie qu'accompagne l'idée de sa cause, comme dirait Spinoza^[1], quand cette cause est la générosité de l'autre, ou son courage, ou son amour. Joie en retour : amour en retour. Au sens propre elle ne peut donc porter que sur des vivants. Il y a lieu toutefois de se demander si toute joie reçue, quelle qu'en soit la cause, ne peut pas être l'objet de cette joie en retour qu'est la gratitude. Comment ne pas savoir gré au soleil d'exister ? A la vie, aux fleurs, aux oiseaux ? Aucune joie ne me serait possible sans le reste de l'univers (puisque, sans le reste de l'univers, je n'existerais pas). C'est en quoi toute joie, même purement intérieure ou réflexive (*l'acquiescentia in se ipso* de Spinoza)^[2], a une cause extérieure, qui est l'univers, Dieu ou la nature : qui est tout. Nul n'est cause de soi, ni donc (en dernière instance) de sa joie. Toute chaîne de causes, et il en existe une infinité, est infinie : tout se tient, et nous tient, et nous traverse. Tout amour, poussé à sa limite, devrait donc tout aimer : tout amour devrait être amour de tout (plus nous aimons les choses singulières, pourrait dire Spinoza, plus nous aimons Dieu)^[3], et cela ferait comme une gratitude

universelle, non certes indifférenciée (comment aurait-on la même gratitude pour les oiseaux et pour les serpents, pour Mozart et pour Hitler ?), mais globale en ceci du moins qu'elle serait gratitude pour le tout, dont elle n'exclurait rien, dont elle ne refuserait rien, même le pire (gratitude *tragique*, donc, au sens de Nietzsche)^[4], puisque le réel est à prendre ou à laisser, puisque le tout du réel est l'unique réalité.

Cette gratitude est gratuite, en ceci qu'on ne saurait exiger d'elle, ou pour elle, quelque paiement que ce soit. La reconnaissance est peut-être un devoir, en tout cas une vertu, mais ce ne saurait être un droit, remarque Rousseau, que de l'exiger ou que d'exiger quoi que ce soit en son nom^[5]. Ne confondons pas la gratitude et les renvois d'ascenseur. Il n'en reste pas moins que l'amour veut du bien à l'aimé, presque nécessairement, du moins s'il est amour de l'autre plutôt que de soi, de bienveillance, donc, plutôt que de concupiscence. Nous y reviendrons dans notre dernier chapitre. Disons seulement que la gratitude est en cela portée à agir, à son tour, en faveur de qui la suscite, non certes pour échanger un service contre un service (ce ne serait plus gratitude mais troc)^[6], mais parce que l'amour veut donner de la joie à qui le réjouit, par quoi la gratitude nourrit la générosité, presque toujours, qui nourrit la gratitude. De là un « amour réciproque », comme dit Spinoza, et un « zèle d'amour », qui caractérisent aussi la gratitude : « La reconnaissance ou *gratitude* est le désir ou le zèle d'amour par lequel nous nous efforçons de faire du bien à celui qui nous en a fait en vertu d'un pareil sentiment d'amour envers nous. »^[7] C'est où l'on passe de la gratitude simplement affective, comme dira Kant^[8], à la gratitude active : de la joie en retour à l'action en retour. Pour ma part, et malgré Spinoza, j'y verrais moins une définition (pour cette raison par exemple qu'on peut avoir de la gratitude pour un mort, à qui on ne saurait faire du bien) qu'une conséquence, mais peu importe. Ce qui est sûr, c'est que la gratitude se distingue de l'ingratitude précisément en ceci qu'elle sait voir en l'autre (et non, comme l'amour-propre, uniquement en soi-même)^[9] la cause de sa joie : par quoi l'ingratitude est mauvaise^[10], par quoi la gratitude est bonne, et rend bon.

La force de l'amour-propre explique ainsi la rareté ou la difficulté (« tout ce qui est beau est difficile autant que rare... »^[11]) de la gratitude : chacun, de l'amour reçu, préfère tirer gloire, qui est amour de soi, plutôt que reconnaissance, qui est amour de l'autre^[12]. « L'orgueil ne veut pas devoir, écrit La Rochefoucauld, et l'amour-propre ne veut pas payer. »^[13] Comment ne serait-il pas ingrat, s'il ne sait aimer que soi, admirer que soi, célébrer que soi ? Il y a de l'humilité dans la gratitude, et l'humilité est difficile. Une tristesse ? C'est ce que dit Spinoza, et nous y reviendrons dans le prochain chapitre. Ce que la gratitude enseigne, pourtant, c'est qu'il existe aussi une humilité joyeuse, ou une joie humble, parce qu'elle sait qu'elle n'est pas sa propre cause, ni son propre principe, et qu'elle ne s'en réjouit que davantage (quel

plaisir de dire merci !), parce qu'elle est amour, et non de soi d'abord ni surtout, parce qu'elle se sait débitrice si l'on veut, ou plutôt (puisqu'il n'y a rien à rembourser) parce qu'elle se sait comblée, au-delà de toute espérance et antérieurement à toute attente, par l'existence de cela même qui la suscite, qui peut être Dieu, quand on y croit, qui peut être le monde, qui peut être un ami, un inconnu, qui peut être n'importe quoi, parce qu'elle se sait l'objet d'une grâce, voilà, qui est l'existence peut-être, ou la vie, ou tout, et qu'elle rend, sans savoir à qui ni comment, parce qu'il est bon de rendre grâce, de se réjouir de sa joie et de son amour, dont les causes toujours nous dépassent, qui nous contiennent, qui nous font vivre, qui nous emportent. Humilité de Bach, humilité de Mozart, tellement différentes l'une de l'autre (le premier rend grâce, avec un génie sans égal, le second, dirait-on, est la grâce même...), mais l'une et l'autre bouleversantes de gratitude heureuse, de simplicité vraie, de puissance presque surhumaine, avec cette sérénité, même dans l'angoisse ou la souffrance, de qui se sait effet, non principe, et contenu dans cela même qu'il chante et qui le fait être et qui l'entraîne... Clara Haskil, Dinu Lipatti ou Glenn Gould ont su exprimer cela, me semble-t-il, du moins dans leurs meilleurs moments, et cette joie que nous avons à les écouter dit l'essentiel de la gratitude, qui est la joie elle-même en tant qu'elle est reçue, en tant qu'elle est imméritée (oui, même pour les meilleurs !), en tant qu'elle est grâce, et prise toujours (et partie prenante pourtant) dans une grâce plus haute, qui est d'exister, que dis-je, qui est l'existence même, qui est l'être même, et le principe de toute existence, et le principe de tout être, et de toute joie, et de tout amour...

Oui, cela qu'on peut lire dans l'*Ethique* de Spinoza s'entend aussi dans la musique, et dans celles de Bach et de Mozart, me semble-t-il, mieux que dans toute autre (chez Haydn on entend davantage la politesse et la générosité, chez Beethoven le courage, chez Schubert la douceur, chez Brahms la fidélité...), et c'est dire assez à quelle hauteur la gratitude se situe : vertu de sommet, et pour les géants bien davantage que pour les nains. Cela ne saurait toutefois nous en dispenser : rendons grâce à la grâce, et à ceux-là d'abord qui la révèlent en la célébrant !

Nul homme n'est cause de soi : l'esprit, disait Claude Binaire, est « en dette de son être » [14]. Mais non, pourtant, puisque nul n'a *demandé* à être (c'est l'emprunt, non le don, qui fait la dette), puisque nul d'ailleurs, d'une telle dette, ne saurait s'acquitter. La vie n'est pas dette : la vie est grâce, l'être est grâce, et c'est la plus haute leçon de la gratitude.

La gratitude se réjouit de ce qui a eu lieu, ou de ce qui est : elle est ainsi l'inverse du regret ou de la nostalgie (qui souffrent d'un passé qui ne fut pas, ou qui n'est plus), comme aussi de l'espérance ou de l'angoisse, qui désirent ou craignent (désirent *et* craignent !) un avenir qui n'est pas encore, qui ne sera peut-être jamais, et qui les

torture pourtant de son absence... Gratitude ou inquiétude. La joie de ce qui est ou fut, contre l'angoisse de ce qui pourrait être. « La vie de l'insensé, disait Epicure, est ingrate et inquiète : elle se porte tout entière vers l'avenir. »^[15] Aussi vivent-ils en vain, incapables d'être jamais rassasiés, d'être jamais satisfaits, d'être jamais heureux : ils ne vivent pas, ils se disposent à vivre, comme disait Sénèque^[16], ils espèrent vivre, comme disait Pascal^[17], puis ils regrettent ce qu'ils ont vécu ou, plus souvent, ce qu'ils n'ont pas vécu... Le passé comme l'avenir leur manque. Le sage, au contraire, se réjouit de vivre, certes, mais aussi d'avoir vécu. La gratitude (*charis*) est cette joie de la mémoire, cet amour du passé — non la souffrance de ce qui n'est plus, ni le regret de ce qui n'a pas été, mais le souvenir joyeux de ce qui fut. C'est le temps retrouvé, si l'on veut (« la gratitude de ce qui a été », dit Epicure)^[18], dont on comprend qu'il rende l'idée de la mort indifférente, comme dira Proust, puisque cela que nous avons vécu, la mort même, qui nous prendra, ne saurait nous le prendre : ce sont biens immortels, dit Epicure^[19], non parce que l'on ne meurt pas, mais parce que la mort ne saurait annuler ce que l'on a vécu, ce que l'on a fugitivement et définitivement vécu. La mort ne nous privera que de l'avenir, qui n'est pas. La gratitude nous en libère, par le savoir joyeux de ce qui fut. La reconnaissance est une connaissance (alors que l'espérance n'est qu'une imagination) ; c'est par quoi elle touche à la vérité, qui est éternelle, et l'habite. Gratitude : jouissance d'éternité.

Cela ne nous rendra pas le passé, objectera-t-on à Epicure, ni ce que nous avons perdu... Sans doute, mais qui le peut ? La gratitude n'annule pas le deuil ; elle l'accomplit : « Il faut guérir les malheurs par le souvenir reconnaissant de ce que l'on a perdu, et par le savoir qu'il n'est pas possible de rendre non accompli ce qui est arrivé. »^[20] Quelle plus belle formulation du travail du deuil ? Il s'agit d'accepter ce qui est, donc aussi ce qui n'est plus, et de l'aimer comme tel, dans sa vérité, dans son éternité : il s'agit de passer de la douleur atroce de la perte à la douceur du souvenir, du deuil à accomplir au deuil accompli (« le souvenir reconnaissant de ce que l'on a perdu »), de l'amputation à l'acceptation, de la souffrance à la joie, de l'amour déchiré à l'amour apaisé. « Doux est le souvenir de l'ami disparu », disait Epicure^[21] : la gratitude est cette douceur même, quand elle devient joyeuse. Pourtant la souffrance est la plus forte d'abord : « Comme c'est atroce qu'il soit mort ! » Comment pourrions-nous l'accepter ? C'est pourquoi le deuil est nécessaire, c'est pourquoi il est difficile, c'est pourquoi il est douloureux. Mais la joie revient malgré tout : « Comme c'est bien qu'il ait vécu ! » Travail du deuil : travail de la gratitude.

Que la gratitude soit un devoir, comme le pensaient Kant et Rousseau^[22], je n'en suis pas persuadé. Au reste, je ne crois pas trop aux devoirs. Mais qu'elle soit une

vertu, c'est-à-dire une excellence, cela est attesté par l'évidente bassesse de qui en est incapable, et atteste de notre médiocrité à tous, qui en manquons. Comme la haine survit mieux que l'amour ! Comme la rancune est plus forte que la gratitude ! Il se peut même que celle-ci s'inverse parfois en celle-là, tant l'amour-propre est susceptible : l'ingratitude envers son bienfaiteur, écrit Kant, « est un vice à la vérité extrêmement détestable au jugement de chacun, quoique l'homme ait si mauvaise réputation sous ce rapport qu'on ne tient pas pour invraisemblable qu'il soit possible de se faire un ennemi par des bienfaits marqués » [23]. Grandeur de la gratitude : petitesse de l'homme.

Sans compter que la reconnaissance elle-même peut parfois être suspecte. La Rochefoucauld n'y voyait qu'intérêt déguisé [24], et Chamfort remarquait à juste titre qu'« il y a une sorte de reconnaissance basse » [25]. C'est servilité déguisée, égoïsme déguisé, espérance déguisée. On ne remercie que pour en avoir davantage (on dit « merci », on pense « encore » !). Ce n'est pas gratitude, c'est flatterie, obséquiosité, mensonge. Ce n'est pas vertu, c'est vice. D'ailleurs, même sincère, la reconnaissance ne saurait nous dispenser d'aucune autre vertu, ni justifier quelque faute que ce soit. Vertu seconde, sinon secondaire, qu'il faut tenir à sa place : la justice ou la bonne foi peuvent autoriser un manquement à la gratitude, non la gratitude un manquement à la justice ou à la bonne foi. Il m'a sauvé la vie : dois-je pour cela m'imposer un faux témoignage en sa faveur, et faire condamner un innocent ? Bien sûr que non ! Ce n'est pas être ingrat que de n'oublier pas, pour ce qu'on doit à tel individu, ce qu'on doit à tous les autres, et à soi-même. Il n'est pas ingrat, écrit Spinoza, « celui de qui les dons d'une courtisane ne font pas l'instrument docile de sa lubricité, ceux d'un voleur un receleur de ses larcins, ou toute autre chose semblable. Car celui-là, au contraire, montre qu'il est doué de constance d'âme, qui ne souffre d'être corrompu par aucun présent, soit pour sa propre perte, soit pour la perte commune. » [26] Gratitude n'est pas complaisance. Gratitude n'est pas corruption.

La gratitude est joie, répétons-le, la gratitude est amour : c'est par quoi elle touche à la charité, qui serait comme « une gratitude inchoative, une gratitude sans cause, une gratitude inconditionnelle, tout comme la gratitude est une charité seconde ou hypothétique » [27]. Joie sur joie : amour sur amour. La gratitude est en cela le secret de l'amitié, non par le sentiment d'une dette, puisqu'on ne doit rien à ses amis, mais par surabondance de joie commune, de joie réciproque, de joie partagée. « L'amitié mène sa danse autour du monde, disait Epicure, nous enjoignant à tous de nous réveiller pour rendre grâce. » [28] *Merci d'exister*, se disent-ils l'un à l'autre, et au monde, et à l'univers. Cette gratitude-là est bien une vertu : puisque c'est le bonheur d'aimer, et le seul.

-
- [1] Rappelons une nouvelle fois la référence : *Ethique*, III, déf. 6 des affects (« L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure »).
- [2] C'est-à-dire, littéralement, *le repos* (mais agréable et confiant) *en soi-même*, que Spinoza définit comme « une joie née de ce que l'homme se considère lui-même et sa puissance d'agir » (*Ethique*, III, déf. 25 des affects). Les traducteurs le rendent légitimement par *contentement de soi* (Appuhn), *satisfaction intime* (Guérinot), *satisfaction intérieure* (Caillois), *satisfaction de soi* (Pautrat, Misrahi). C'est comme une gratitude de soi à soi. Epicure dirait que c'est le plaisir en repos de l'âme, quand il n'a d'autre cause en l'individu que l'individu lui-même. Je dirais volontiers : c'est le plaisir en repos de soi en soi. On pourrait traduire aussi, me semble-t-il, par *confiance en soi* ou, simplement, par *amour de soi* (qu'on ne confondra pas, alors, avec l'amour-propre, *philautia*). Voir aussi *Ethique*, IV, prop. 52, dém. et scolie, ainsi que (sur l'amour-propre) le scolie de la prop. 55 du livre III.
- [3] Cf. *Ethique*, V, prop. 24.
- [4] Voir par ex. *La volonté de puissance*, IV, § 462, 463 et 464 (trad. G. Bianquis, 1937, t. 2, p. 343-345).
- [5] *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, II, p. 182 de l'éd. de la Pléiade (« la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger »).
- [6] *Ethique*, IV, scolie de la prop. 71.
- [7] *Ethique*, III, déf. 34 des affects (trad. A. Guérinot, Editions d'art E. Pelletan, Paris, 1930 ; signalons que cette excellente traduction, presque aussi belle que celle d'Appuhn et parfois plus précise, vient d'être rééditée par les Ed. IVREA, Paris, 1993). Voir aussi, *ibid.*, les prop. 39 et 41, ainsi que le scolie de la prop. 41 (où se trouve l'expression « amour réciproque »).
- [8] *Doctrine de la vertu*, « Du devoir de reconnaissance », p. 132 de la trad. Philonenko
- [9] *Ethique*, III, scolie de la prop. 41.
- [0] *Ethique*, IV, scolie de la prop. 71.
- [1] *Ethique*, V, dernier scolie.
- [2] *Ethique*, III, scolie de la prop. 41. C'est pourquoi « les hommes sont beaucoup plus disposés à la vengeance qu'à rendre des bienfaits » (*ibid.*).
- [3] Maxime 228.
- [4] C. Bruaire, *L'être et l'esprit*, PUF, coll. « Epiméthée », 1983, p. 60. Voir aussi la p. 198.
- [5] Cité par Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 15, 9 (491 Us). Voir aussi la *Sentence vaticane* 69 (« L'ingratitude de l'âme rend le vivant avide à l'infini des variétés dans le genre de vie »), et les remarques très éclairantes de M. Conche, dans son édition des *Lettres et maximes* d'Epicure, rééd. PUF, 1987, p. 52-53.
- [6] *Lettres à Lucilius*, 45, 13 (« non vivunt, sed victuri sunt »).
- [7] *Pensées*, 47-172 (éd. Lafuma).
- [8] Epicure, *Lettre à Ménécée*, 122 (trad. M. Conche). Cette dernière expression semble indiquer (car elle serait autrement pléonastique) que la gratitude, pour Epicure comme pour nous, peut porter aussi sur le présent — même si, chez Epicure, du moins dans les textes de lui qui nous ont été conservés, elle paraît essentiellement liée à la mémoire. Mais qu'est-ce que la conscience, sinon une mémoire au présent, et du présent ?
- [9] *Lettre à Ménécée*, 135

- o] Epicure, *Sentences vaticanes*, 55. Sur la notion de deuil, voir aussi mon article « Vivre, c'est perdre », dans le n° 128 de la revue *Autrement*, coll. « Mutations » (*Deuils*).
- 1] Cité par Plutarque, *Contre Epicure*, 28 (fr. 213 Us.), trad. Solovine, *Epicure, Doctrines et maximes*, Hermann, 1965, p. 139.
- 2] Rousseau : cf. *supra*, n. 5 ; Kant, *Doctrine de la vertu*, § 32 (p. 132-133 de la trad. Philonenko).
- 3] *Doctrine de la vertu*, § 36 (p. 136-137 de la trad. Philonenko).
- 4] Du moins chez « la plupart des hommes », pour qui elle n'est « qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits » (Maxime 298). Voir aussi les maximes 223 à 226.
- 5] Maxime 564.
- 6] *Ethique*, IV, scolie de la prop. 71 (trad. Appuhn et Guérinot). Voir aussi la prop. 70, sa démonstration et son scolie.
- 7] V. Jankélévitch, *Traité des vertus*, II, 2, p. 250. Voir aussi I, p. 112 et s.
- 8] Epicure, *Sentences vaticanes*, 52, que je retraduis en m'appuyant surtout sur Jean Bollack, Les maximes de l'amitié, dans les *Actes du VIII^e Congrès de l'Association Guillaume-Budé*, Les Belles lettres, 1969, p. 232 (« L'amitié mène sa danse autour du monde, nous enjoignant à tous de nous réveiller pour la louange »). Voici quelques-unes des traductions les plus usuelles : « L'amitié fait le tour du monde et nous convie tous à nous réveiller pour la vie heureuse » (Solovine) ; « L'amitié mène joyeusement sa ronde autour du monde. Comme un héraut, elle nous lance, à tous, l'appel : "Réveillez-vous pour vous féliciter les uns les autres" » (Festugière) ; « L'amitié mène sa ronde autour du monde habité, comme un héraut nous appelant tous à nous réveiller pour nous estimer bienheureux » (Conche) ; « L'amitié mène sa ronde autour du monde : elle nous appelle tous à nous réveiller pour une commune félicitation » (Rodis-Lewis). Le mot grec qui fait surtout problème est *makarismos* (de la même famille que *makarios*, heureux, bienheureux), qui peut signifier l'action d'estimer, de vanter ou d'envier le bonheur d'autrui (Bailly), mais donc aussi, dans la réciprocité de l'aminé, une commune et réciproque action de grâce.